

Les jeunes s'accrochent-ils ou l'école décroche-t-elle?

André Gaulin

Numéro 86, été 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/44831ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gaulin, A. (1992). Les jeunes s'accrochent-ils ou l'école décroche-t-elle? *Québec français*, (86), 87–87.

ÉDUCATION

LES JEUNES S'ACCROCHENT-ILS

ou l'école décroche-t-elle ?

Quoi de plus émouvant que de voir ce Russe qui tournait encore en orbite de la bonne vieille Terre six mois après qu'on aurait dû le rapatrier. Le voilà victime des coupures budgétaires dans ce qui fut l'URSS ! Et dire que s'il s'en allait se faire voir ailleurs, sur Mars ou sur Vénus, on le traiterait de décrocheur. Cela ne vous fait-il pas penser à... notre discours sur le décrochage scolaire ?

En gros, si des jeunes décrochent — record occidental de l'abandon scolaire pour la « société distincte » — c'est qu'ils ne sont plus motivés, qu'ils en ont ras le bol, ras le bol de celle ou celui que l'on considère comme une cruche, et qui plus est, une cruche à remplir. Bien sûr, il est toujours facile de trouver le bouc émissaire — ou la chèvre en (dé)mission —, le prof. ou la prof. avec sa tête de trop-payée-avec-trop-de-vacances. Il est encore plus facile, et tellement tentant dans notre société défrôquée, de ronronner sur l'école humaniste... à la méthode-ancienne-qui-a-fait-ses-preuves, une école de discipline (notez l'absence du pluriel), une école sans faute (notez l'absence du pluriel), une école bien arrimée sur la vocation cléricale — du clerc d'église au clerc de notaire — et toute destinée à entretenir notre appartenance aux limbes de l'Histoire. Faudrait-il... ?

Faudrait-il, me direz-vous, relier les « ratés de l'école » aux « ratés de l'Histoire, Batêche » ? En un sens, oui, c'est-à-dire élargir notre vision du phénomène, le raccrocher à notre vécu historique — cette terre constamment tremblante de nos changements nombreux d'après 1960 sur le même vieux fonds immobile et arrêté. Le vécu actuel allié à une terriblement longue tradition d'école des élites, classique et catholique.

La présidente de la CEQ, Lorraine Pagé, faisait cette relation avec pertinence dans une

« J'ai une petite cabane au bord du lac Achigan. Depuis quelques années les truites ont disparu. Les perchaudes, elles, sont restées. Que faut-il penser : Que les truites sont mal faites ? Ou que le lac est pollué ? » (Charles Caouette dans *l'Actualité*, « Un pays malade de ses enfants »).

récente émission à Radio-Canada. Puisque l'on vient de nous apprendre que les garçons décrochent encore plus que les filles, madame Pagé nous renvoyait l'image double des familles monoparentales (sans père surtout) et de la suprématie des femmes dans l'enseignement primaire (le gynécée), héritée d'une histoire religieuse « serrée » pour expliquer le désengagement scolaire plus fort chez les garçons. Ailleurs, cela donne au langage de l'administration scolaire un souci beaucoup plus grand pour ce que l'on appelle le « projet éducatif » que pour la pertinence de son contenu.

À l'heure où l'on remet en cause le niveau collégial lui-même — fonctionnarisme oblige ! —, il conviendrait sans doute de se rappeler la désincarnation profonde qui a été historiquement la nôtre : celle du territoire (dominée par la Rome ultramontaine comme capitale), celle du corps, celle du projet humain de la cité terrestre. Restons-nous obsessivement dominés par le cours classique traditionnel, le cours des cours, le modèle des modèles, au point d'en marquer encore trop de nos référents ? Autrement, pourquoi avoir supprimé les différentes avenues du savoir (voies allégées, voies enrichies), pourquoi renvoyer en secondaire V seulement la pratique d'un métier, pourquoi envoyer son fils à l'école privée tout en vivant de la fonction publique,

pourquoi ne jamais concevoir sa fille comme coiffeuse ou son fils comme mécanicien ou technicien ? Et comme le suggère *l'Actualité*, pourquoi « Quatre-vingt mille emplois attendent[ils] les jeunes à la sortie des programmes de formation professionnelle [cependant que] seulement 15 000 étudiants y sont inscrits » (article de Dominique Demers, 15 mars 1992) ?

Je le sais, je l'avoue : je charge. Et je ne suis pas nécessairement un professeur qui s'adresse à d'autres professeurs mais un citoyen qui interroge une société qui n'arrive pas à se laïciser, c'est-à-dire à concevoir l'humanisme en termes de besoins humains, de pulsions données par celles et ceux qui viennent s'inscrire dans la durée de l'humanité et de sa planète, en fonction d'un travail à faire sur le réel et son envers rêvé. Qui décroche vraiment de ce monde passéiste ou de celles et ceux qu'emprisonne en un sens « le réel absolu » ? Comment réconcilier la dérive et l'encerclement ? Comment redonner la place aux pédagogues ? Comment sortir d'une rhétorique ancienne et faire le point sans tout défaire et refaire ? Par exemple, on pourrait ramener le cours secondaire à quatre ans, permettant ainsi à plus de jeunes de franchir une étape de diplomation. On pourrait renvoyer l'année du secondaire V (la durée, pas le programme) au Collège et favoriser un Cégep de trois ans (car cette institution est actuellement faite de la moitié d'une clientèle qui arrive et d'une autre qui part : a-t-on déjà réfléchi à cela ?) On pourrait encore investir plus dans l'éducation si c'est si important pour un collectif : ça fait plus de dix ans qu'on investit toujours moins. Nous ne nous en sortirons pas sans bien poser le problème. Ce que disait Bergson que bien poser une question, c'était déjà y répondre : alors qui décroche de quoi ? Ou plus passivement — j'allais dire comme en politique québécoise —, quoi décroche de qui ? À vous la tribune.